

Les mille et une vies d'El Hadj G. Boubacar Sakho, le sage de Treichville (1903-1997)

Marie Miran-Guyon

► **To cite this version:**

Marie Miran-Guyon. Les mille et une vies d'El Hadj G. Boubacar Sakho, le sage de Treichville (1903-1997). A. Rouaud (éd.). Les orientalistes sont des aventuriers, Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis, Sépia, pp.267-272, 1999, Bibliothèque Pereisc 12, 2842800338. <halshs-01062951>

HAL Id: halshs-01062951

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01062951>

Submitted on 11 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LES MILLE ET UNE VIES D'EL HADJ G. BOUBACAR SAKHO,
LE SAGE DE TREICHVILLE (1903-1997)¹**

Marie Miran

(article paru en 1998 dans A. Rouaud (éd.), *Les orientalistes sont des aventuriers, Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis*, Saint Maur, Editions Sépia, Bibliothèque Pereisc 12 : 267-272)

Abidjan, Côte d'Ivoire, été-automne 1996. À deux pas du petit marché *Chicago*, au cœur du vieux quartier commerçant de Treichville et donnant sur l'une de ses artères principales, la rue 21, à l'animation tapageuse sciemment entretenue par les vendeurs ambulants d'alloco ou d'ananas, se dresse la modeste concession familiale des Sakho. Ce nom seul tient lieu d'adresse aux chauffeurs de taxi de la mégalopole... Dépassant les coiffeurs-barbiers adossés au mur d'entrée, on pénètre par un étroit corridor dans la cour principale. Y trônent un gros manguier à l'ombre inappréciable et un puits qui alimente généreusement la valse incessante des gamines porteuses d'eau du voisinage. Deux marabouts sénégalais se présentant comme tels en occupent un angle, inamovibles, tout à leurs lectures pieuses et méditations. Aux heures de prière, des piles de nattes sont dépliées, le puits devient fontaine aux ablutions, les habitués du quartier s'alignent en communion vers l'Est et toute la maisonnée résonne telle une mosquée improvisée. Ici les femmes s'affairent, là les jeunes se délectent de séries TV américaines insipides, scandant les scènes les plus dénudées de leurs rires bien francs... Ainsi en est-t-il de l'atmosphère générale de la concession : à la fois spirituelle et joviale, toujours hospitalière. C'est sur cet univers que règne paisiblement le patriarche du lieu, le vieil El Hadj Boubacar Gamby Sakho, surnommé affectueusement Baba.

Peul et Malien d'origine, le vieux Sakho est à 93 ans un homme au corps tout sec et au visage émacié mais qui transpire une énergie et une grâce sans pareil. Son grand âge et les séquelles d'un diabète et d'un grave accident de la circulation survenu en 1967 l'ont physiquement bien diminué. Si son regard bleu reste fort expressif, encadré par une toison et une barbe blanche comme neige, il n'y voit presque plus et n'entend guère que ce qu'on aurait voulu lui taire. Aussi toute conversation avec lui est-elle un brin chaotique, quand bien même soutenue par des questions ou relances concises aux lettres tracées au marqueur noir sur de grandes feuilles vierges, que le vieux s'efforce de décrypter. Mais passé cet obstacle, le contact avec lui est déconcertant par sa chaleur profondément humaine et sa luminosité spirituelle. Le personnage en impose : par-delà l'écran de son boubou clair, parfois assorti d'une curieuse cravate et toujours de son fidèle chapelet en os de chameau, il met son cœur et son âme à nu avec une liberté de parole étonnante. Le vieux ne se prend pas pour autant au sérieux, comme en témoignent son humour et sa modestie non

¹ Cet article repose sur des informations tirées de rencontres régulières que nous avons eu avec Boubacar Sakho et sa famille à Abidjan entre août et novembre 1996, de ses écrits et documents personnels conservés en sa bibliothèque de Treichville ainsi que d'un petit ouvrage et de divers articles dont les références précises sont détaillées ci-après.

feinte. N'avouait-il pas ainsi, devant d'éventuels hagiographes : "On ne peut nullement me présenter ni en bien ni en mal, seulement en moyenne"² ; ou encore : "{Ma vie} n'a jamais eu des moments plus ou moins importants. Au contraire, elle a été souvent médiocre, mais d'une médiocrité satisfaisante"³ ...

Le vieux Sakho s'en est allé discrètement le 21 février 1997. Sa renommée n'aura pas atteint celle d'un Amadou Hampâté Bâ, le "Sage de Marcory" (du nom d'un autre quartier d'Abidjan), son frère de race et parent par alliance, son complice et émule. Mais les différents titres honorifiques qui lui ont été décernés - Officier de l'Ordre National de Côte d'Ivoire, Chevalier de l'Ordre National du Mérite Français - ainsi qu'une décoration par le Pape Jean-Paul II, sans compter un petit nombre d'articles de presse et même un ouvrage qui lui furent consacrés, témoignent toutefois de ce que Sakho bénéficiait localement d'une certaine reconnaissance publique. Qui était donc véritablement cette personnalité hors norme aux multiples visages qui s'était vu attribuer le sobriquet de "Sage de Treichville" ?

Une vie dans le siècle

Boubacar Sakho est né à Ségou au Soudan français en 1903. Son père, qui avait combattu dans l'armée d'El Hadj Omar, était mort plus que centenaire peu avant sa naissance. Peul de caste noble Djôgaramè, ce dernier avait épousé en dernières noces et comme le permettait la coutume une toute jeune adolescente dont Baba fut l'enfant unique. Sans doute est-ce l'archaïsme de ce mariage qui poussa Sakho à s'affranchir avec le temps de certaines traditions rigides des siens, posant là symboliquement un premier jalon dans sa recherche d'émancipation.

Il coula une enfance sans histoire, exerçant le métier de berger, jusqu'à ce qu'un frère aîné, commerçant-planteur à Guiglo dans la colonie ivoirienne, le fasse venir travailler à ses côtés en 1919. N'ayant pas fréquenté l'école des Blancs, Sakho s'est toujours dit illettré voire ignorant. C'est là négliger le fait qu'autodidacte de tempérament, et comme son travail lui laissait suffisamment de temps libre, il apprit alors seul à lire et écrire le français. Il se prit ensuite de passion pour la lecture, dévorant tout livre en circulation, et surtout des textes religieux. Par la suite, ses lectures firent naître en lui une francophilie qui n'avait rien de circonstanciel et qu'il devait nourrir toute sa vie, non sans une certaine naïveté. C'est encore à Guiglo que Sakho rencontra en 1926 le jeune médecin Félix Houphouët-Boigny avec qui il se lia d'amitié.

Suivant un parcours assez typique chez les migrants venus du Nord, Sakho exerça ensuite toutes sortes de petits métiers : boutiquier à Tiassalé, pointeur au wharf de Bassam puis de Port-Bouët et enfin magasinier. Il poursuivit parallèlement des activités de commerçant indépendant qui l'accablèrent à la faillite en 1943 mais lui avaient permis entre temps d'investir dans l'immobilier à Abidjan où il s'était définitivement fixé, non sans garder la nostalgie de son Ségou natal. Aisé sans être riche, c'est principalement des revenus tirés de ses loyers qu'il put survenir, à compter des années 1950, aux

² *Fraternité-Matin*, 8 février 1987.

³ Archives privées d'El Hadj B. Sakho, n.d.

besoins de ses deux épouses et de la ribambelle de ses descendants. Ainsi pouvait-il consacrer l'essentiel de son temps à poursuivre son instruction et à dispenser son savoir au cercle de ses proches. Il commença à rédiger des lettres édifiantes faites de conseils moraux à l'attention de ses enfants, compatriotes ou coreligionnaires, qui témoignent d'une grande ouverture d'esprit.

Vers 1943, Boubacar Sakho constitua avec d'autres une "Union Générale des Peuls et Toucouleurs" (UGPT), position qui le propulsa aux premiers rangs du sous-comité RDA Peul de Treichville au moment de la lutte pour l'indépendance, l'affiliation ethnique représentant à l'époque le principal canal de rassemblement associatif. Par loyauté envers Houphouët ainsi que par adhésion aux idéaux fraternalistes de son parti, Sakho resta toute sa vie fidèle au PDCI-RDA. Dans l'arrière-cour des grands, jamais cependant Sakho n'accepta de position de pouvoir, refusant par modestie et par une sorte de crainte divine de devenir lui-même une autorité. Le *self-made man* n'en était pas moins devenu une notabilité d'Abidjan.

Carrefour de cultures ayant fait de cette ouverture son credo, le vieux répondait inlassablement à ceux qui le questionnaient sur sa nationalité, et par-delà, son identité, par cette rengaine qu'il déclamait avec espièglerie, comme pour se jouer des catégories dans lesquelles on aurait voulu l'enfermer : "Je suis Soudanais de naissance, Ivoirien d'adoption, Français de goût et musulman de foi"...

Un sage musulman ouvert sur son temps

Comme il était de coutume, Sakho avait dans son jeune âge fréquenté l'école coranique pendant 7 ans. La pédagogie étant basée sur une pure mémorisation du Coran, il ne maîtrisa jamais l'arabe et devait s'instruire plus avant sur l'Islam par le truchement de traductions françaises. Fervent homme de foi, il resta attaché par tradition familiale au giron de la Tidjaniyya Oumarienne, recevant le *wird* de la confrérie de Tierno Mountaga Tall de Ségou lors d'un de ses passages à Abidjan en 1942.⁴ Le temps aidant, il devint le doyen des Tidjanis du lieu, mais sans jamais occuper de véritable fonction religieuse au sein de sa communauté. Le vieux Sakho s'en expliquait, sourire au coin de la bouche, en se disant simple talibé (disciple, élève), inéligible par incompetence au vénérable titre de cheikh (leader, maître). S'il ne rechignait pas à s'instruire auprès de jeunes érudits, tel son protégé El Hadj Cheikh Tidjane Bâ devenu l'une des figures islamiques les plus respectées du pays et aujourd'hui l'imam de la grande mosquée de la Riviera à Abidjan, force est aussi de reconnaître qu'il marqua de ses conseils d'ancien plusieurs générations de musulmans venus vers lui en quête de lumière.

En 1944, il joua un rôle de premier plan dans la construction de la mosquée dite "Peul" à Treichville, cédant le terrain sur laquelle elle devait s'élever à prix concurrentiel puis y faisant installer à ses frais l'eau et l'électricité. En 1954, il fonda avec Tidjane Bâ une section abidjanaise de

⁴ J.-L. Triaud, *La pénétration de l'Islam en Côte d'Ivoire. Notes et documents pour servir à l'histoire des musulmans de Côte d'Ivoire méridionale*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris I Sorbonne, 1971, p. 145.

l'"Union Culturelle Musulmane" (UCM), dans le prolongement de l'association créée par Cheikh Touré au Sénégal. L'essentiel du programme d'action de l'UCM était de nature éducative. Il s'agissait d'émanciper la foi du musulman de certaines pesanteurs religieuses de facture traditionnelle par le biais du savoir, en privilégiant le retour aux textes et le contact direct avec Dieu. En un sens, Boubacar Sakho était bien un moderniste, convaincu de la compatibilité de la science et de la religion et de l'impérieuse nécessité de l'homme à confronter les problèmes de son temps sans se replier sur un ordre ancien statique. Il n'était pas pour autant réformiste dans le sens que prit le terme : c'est ainsi qu'il démissionna rapidement de ses fonctions dans l'association après l'intrusion tapageuse en son sein d'éléments dits wahhabites, en signe de respect pour les autorités confrériques qui avaient été mises à mal.

Un religieux catholique qui noua avec Sakho une extraordinaire amitié spirituelle le considérait comme rien moins qu'un saint musulman. Sans doute le vieux se serait-il senti indigne de cette appellation, lui qui n'était que trop conscient de ses défauts d'homme dans ce bas monde. Reste qu'il représente la quintessence d'une tendance moderne profondément tolérante et pacifiste de l'Islam, dont il ne fait aucun doute qu'elle a fait école dans certains milieux musulmans d'Abidjan.

Un bibliophile et collectionneur passionné

Au fond de la cour de la concession Sakho s'ouvrent 4 salles flanquées d'innombrables étagères surchargées de livres, de vieilles collections de journaux et de documents en tous genres entassés à même le sol, véritable caverne d'Ali Baba pour qui s'y aventure. Le vieux a un tel amour pour l'écriture qu'il conserve tout papier, fut-il encyclopédie ou facture jaunie. Jadis soigneusement tenue, la bibliothèque apparaît aujourd'hui rongée par la poussière, l'humidité et les toiles d'araignée, ayant encore subi des vols et divers dégâts. Aussi n'est-elle plus que rarement ouverte aux visiteurs extérieurs. Mais sa richesse exceptionnelle reste encore frappante. Un récolement passé estimait à 20.000 le nombre total des ouvrages engrangés... Ceux-ci couvrent des domaines aussi variés que l'étude des religions, l'histoire, la science politique, la géographie, la linguistique, la littérature ou les beaux-arts et relevant autant du patrimoine africain que de la culture mondiale. En outre, le vieux dispose de plusieurs belles collections allant des timbres aux monnaies anciennes.

Boubacar Sakho collectionne les livres depuis 1956 et à la question qui lui fut maintes fois posée de savoir pourquoi il avait constitué cette bibliothèque, il répondait souvent par deux allégories. Il racontait d'abord que dans la tradition islamique, l'archange Gabriel se présentant au prophète Mohammed pour lui délivrer la parole divine lui avait soufflé : "Iqra !", c'est-à-dire : "lis !". Ainsi le devoir de tout bon musulman serait-il de lire et de s'instruire, car l'Islam appellerait au savoir, lumière de la connaissance. Le vieux rappelait ensuite qu'une des plus vieilles bibliothèques du monde avait vu le jour en Afrique, à Alexandrie, aussi s'était-il convaincu de ce qu'il fallait poursuivre cette tradition sur ce continent même, pour contribuer à la préservation du patrimoine des hommes.

Bibliothèque familiale à l'origine, celle-ci s'est rapidement ouverte aux lecteurs extérieurs, remplissant ainsi une véritable vocation sociale éducative. Sakho la considérait en effet comme un outil pédagogique devant donner accès aux idées du passé comme du présent, en complément et dans la continuité du travail fait par l'école, dans le but de favoriser l'émancipation des hommes et des sociétés. Elle draina de fait des visiteurs de tous bords, étudiants, chercheurs ou littérateurs, Africains ou Européens, qui nourrissent pour le vieux une affection quasi-filiale. C'est ainsi que la bibliothèque Sakho, en plus d'être un fonds documentaire remarquable, tint aussi le rôle d'un atelier de formation permanente et d'un salon littéraire, où livres et idées étaient discutés en toute vivacité. Quand tradition écrite et orale s'épaulent...

Si le vieil érudit n'aurait pu se prévaloir des galons d'un homme de lettres - il n'a en particulier jamais publié de livre - l'œuvre même de sa bibliothèque, qui devrait survivre à l'incendie de sa mort, le hisse au rang d'éducateur dans le plein sens du terme. Cette bibliothèque est aujourd'hui malheureusement en péril, aucun des divers projets d'extension et de sauvegarde la concernant n'ayant encore abouti.

L'« âme » de la rencontre islamo-chrétienne à Abidjan

Dans la foulée des résolutions du Concile de Vatican II se rapportant aux relations avec les religions non-chrétiennes, l'Episcopat ivoirien mit sur pied en janvier 1969 une commission nationale pour les relations avec l'Islam. Dès octobre 1970, un groupe informel de rencontre avec les musulmans était créé à Abidjan, dont le frère franciscain Gwenolé Jeusset prit la tête. C'est ainsi que le vieux Sakho fut contacté, qui devint rapidement le véritable fer de lance du groupe côté musulman, entraînant ses proches et défiant les résistances de certains coreligionnaires. Le dialogue islamo-chrétien, replacé dans un contexte de pluralisme des idéologies, des cultures et des croyances, reflétait sa conception de la nécessité d'une "attitude d'acceptation de l'un et de l'autre tel qu'il est, de s'ouvrir à lui et de rechercher, au-delà des divergences, des harmonies qui peuvent nous porter l'un et l'autre vers une unité située au-delà de nous-mêmes".⁵

Au retour d'un pèlerinage à La Mecque en 1975, El Hadj Sakho devait même professer solennellement : "Là-bas, j'ai promis à Allah de consacrer la fin de ma vie à la réconciliation entre chrétiens et musulmans".⁶ A l'automne de sa vie, l'engagement majeur de cet homme au tempérament profondément religieux aura ainsi pris le visage de cette croisade spirituelle pour la tolérance et le respect entre croyants et religions monothéistes.

⁵ Extrait cité in *Relations islamo-chrétiennes* (Abidjan), n° 25, mars-avril 1980. Pour plus de détails sur la conception qu'avait Sakho du dialogue, voir par exemple *Fraternité Matin*, 23 décembre 1974 et 1er décembre 1975 ; *Fraternité Hebdo*, 20 août 1987 ; le bulletin de liaison *Relations islamo-chrétiennes*, n° 8, février 1976, n° 16, n.d. {1978}, n° 22, mai-juin 1979 ; le texte du salut fraternel adressé par Sakho aux participants de la 7ème session pastorale pour l'Afrique de l'Ouest organisée par la commission épiscopale pour les relations entre chrétiens et musulmans, *Islamochristiana* (Vatican), n° 11, 1985, p. 125 ; ainsi que l'ouvrage de G. Jeusset et R. Deniel, *Ami de Dieu et notre ami, El Hadj Boubacar Sakho*, Abidjan, INADES, 1986.

⁶ Cité in G. Jeusset, *Un franciscain en terres d'Islam, La rencontre entre chrétiens et musulmans est-elle possible?* (à paraître).

Il naquit de la rencontre entre Baba et le frère Jeusset une amitié d'une dévotion exemplaire, que ce dernier qualifia de "plus grande grâce de [sa] vie sacerdotale".⁷ Aussi lui consacra-t-il en 1987 un petit ouvrage en forme d'hommage, rédigé en collaboration avec le jésuite Raymond Deniel et intitulé, *Ami de Dieu et notre ami*, dans lequel résonne la voix intacte du vieux sage.⁸ Boubacar Sakho n'aimant guère parler de lui et conter des historiettes en revenait toujours à invoquer Dieu et les hommes, trahissant son intense fibre mystique et humaniste. Ses archives nous révèlent toutefois, en conclusion de son testament, ce poème rare, qui le rend à son éternelle insaisissabilité :

"Quant à mon enterrement ou funérailles,
Inutile de faire des assemblées,
J'insiste absolument de faire les cérémonies
Dans la modestie la plus absolue, dans la discrétion,
Sinon cela risquerait de faire des choses
Contre la nature divine.
Chaque ami ou parent pourra prier
Chez lui ou dans les mosquées isolément
Et cela chaque fois qu'il pensera à ma mémoire
Sachez que
Si je suis le plus haut des cieux et
De la terre d'Allah le Créateur
Qu'il fasse que le Ciel et la Terre
Soient pour moi mon double cercueil ;
Le soleil et la lune, les deux disques de Jade ;
Les étoiles et le polaire, mes perles et
Tous les êtres mon cortège
De quoi ajouterez-vous de plus ?
Si Dieu le veut".⁹

⁷ Lettre de G. Jeusset à ses amis, le 28 février 1997.

⁸ G. Jeusset et R. Deniel, *Ami de Dieu et notre ami*, op. cit.

⁹ Archives privées d'El Hadj B. Sakho, testament, version du 15 septembre 1968.